
Richard Hamilton dans le reflet de Marcel Duchamp

Yoann Van Parys



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/critiquedart/15549>

DOI: 10.4000/critiquedart.15549

ISSN: 2265-9404

Publisher

Groupeement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Electronic reference

Yoann Van Parys, « Richard Hamilton dans le reflet de Marcel Duchamp », *Critique d'art* [Online], All the reviews on line, Online since 15 November 2015, connection on 22 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/15549> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.15549>

This text was automatically generated on 22 September 2020.

Archives de la critique d'art

Richard Hamilton dans le reflet de Marcel Duchamp

Yoann Van Parys

- 1 Tout comme on ne se lasse jamais de Marcel Duchamp qui sait toujours alimenter la spéculation (et à raison puisque son œuvre est un portrait de l'imagination spéculative), on ne saurait faire la fine bouche à la venue d'un nouvel opus qui lui est consacré, cette fois sous forme d'un documentaire signé par le réalisateur Pascal Goblot. Sur le plan de la forme ce film de 53 minutes répond aux codes traditionnels du documentaire. Il est orienté vers le plus large public. C'est sur le fond qu'il retiendra un peu plus longtemps l'attention des *aficionados* dans la mesure où il intègre un entretien avec Richard Hamilton, un des disciples tardifs de Marcel Duchamp, qui est connu pour avoir été amené à réaliser une réplique du *Grand Verre* que Marcel Duchamp contresigna en la « certifiant conforme », tout comme il le fit avec la copie de Stockholm exécutée par Ulf Linde. Il faut dire que c'est un plaisir d'écouter Richard Hamilton parler de son expérience de reconstitution du chef d'œuvre de Philadelphie et de ses souvenirs relatifs à sa fréquentation du maître.
- 2 De toute évidence, l'un et l'autre ne se sont pas trouvés par hasard en ce sens que l'artiste anglais a (lui aussi) une façon communément attentive et désinvolte de parler d'art. Parmi les quelques perles qu'on retiendra de ses propos, ou de ce qu'ils suggèrent, retenons le récit des observations techniques faites au fil de l'exécution de la copie, fabriquée entièrement sur une base des données intégrées dans *la Boîte verte*. Richard Hamilton a par exemple remarqué que certaines couleurs utilisées par Marcel Duchamp s'étaient assez rapidement oxydées. Si cela semblait de prime abord contradictoire avec le temps qu'avait passé Marcel Duchamp à réaliser son grand œuvre, dont on pouvait supposer qu'il avait été conçu dans l'espoir qu'il ait la plus longue existence possible, cela signifiait finalement que Marcel Duchamp n'accordait qu'une importance relative à la pérennité de sa création. Ce qui était corroboré plus loin par un extrait d'entretien avec Marcel Duchamp qui soutenait que pour lui, l'art avait en réalité une durée de vie très courte, de l'ordre d'une vingtaine d'années tout au plus, contrairement à ce que suggérait le musée. Toujours au niveau des couleurs, Richard

Hamilton avait remarqué que le verre donnait logiquement une coloration verte à l'ensemble des teintes qu'il pouvait apposer dessus. Or, à entendre cela, on ne pouvait que se rappeler que le vert était la couleur de base qui était utilisée autrefois pour peindre les chairs. De sorte que la dimension anthropomorphe du *Grand Verrre* ressortait à nouveau. Cette œuvre ne pouvait être autre chose que l'autoportrait d'un homme, d'une vie d'homme. A ce sujet, Richard Hamilton (dont la copie s'était finalement elle aussi brisée, en 1984) remarquait, à la vue de la nouvelle copie qu'avait réalisée les conservateurs de la Tate, en remplacement de la sienne, que celle-là semblait avoir quelque chose de trop parfait parce qu'elle avait cette fois été faite par des gens qui avaient veillé à utiliser des matériaux durables dans le temps. Or, tout se passait comme si on ne pouvait pas faire l'économie d'un temps relativement long d'exécution, d'un temps fait d'expérience personnelle et d'hésitations, en tout cas d'un temps qui soit résolument incarné dans l'existence particulière d'un être humain. Un peu comme si on ne pouvait pas aller plus vite que la vie, ce qui renversait évidemment la finalité de l'œuvre d'art, plus orientée vers les enjeux de l'existence de son auteur que vers sa finalité d'objet susceptible d'être admiré ou conservé...